

Jean-François Zamora

Mystique et jouissance féminine

La question que je vais ébaucher ici traite du lien fait par Lacan dans le séminaire *Encore* entre extase mystique et jouissance féminine. L'idée très simple de départ était de se servir du biais de la mystique pour avancer sur la question de la féminité, le *continent noir* freudien, et de tenter ainsi de comprendre un peu mieux le tableau de la sexualité ; il s'agissait également d'éviter de tenir pour acquis ou de prendre pour « argent comptant » ce lien à première vue tout de même étrange opéré par Lacan.

S(A) : et Dieu dans tout ça ?...

C'est plus spécifiquement sur saint Jean de la Croix ¹ que j'ai fini par m'arrêter. Le caractère « pas-tout phallique » qui lui est attribué par Lacan peut être retrouvé dans sa posture d'avoir posé, dès le départ, la nécessité de se débarrasser de toutes les « puissances de l'âme » (passions, volonté, désirs, sentiments...) et de chercher Dieu dans le vide total. En abrégé de sa doctrine, les préceptes du chemin menant au « Mont de perfection » sont marqués par le mot *nada*, repris sept fois, rappelant la nécessité spirituelle de dépossession totale de toute chose. Dieu étant au-delà de l'exprimable et de l'imaginable, il conseille de ne rien chercher à savoir pour tout savoir :

« Pour arriver à goûter tout, veillez à n'avoir goût pour rien

Pour arriver à savoir tout, veillez à ne rien savoir de rien

[...]

Pour arriver à être tout, veillez à n'être rien, en rien ²... »

* Matinée des cartels à Bordeaux, le 26 janvier 2008.

1. Les initiales JDLC le désigneront dans la suite de ce texte.

2. J. de La Croix, *Poésies* (trad. B. Lavaud), Paris, Flammarion, 1985, p. 14.

Pour JDLC, l'immensité infinie et sans images de Dieu dépasse toute compréhension : « Comme l'imagination ne peut se représenter Dieu, ni l'entendement le comprendre, de même la volonté ne peut le goûter » (*Lettres spirituelles*). Il s'agit d'un secret indicible, dont l'âme peut jouir mais sans lui donner de nom. Rien de créé n'étant Dieu, il faut « dépasser la figure du créé pour atteindre Dieu, chercher le noyau divin dans l'écorce créée ». C'est un Dieu dans l'absence, au cœur duquel ne se rencontre que le vide absolu. On est proche des énoncés d'autres mystiques, tels le « pur rien » ou « rien sans nom » de Maître Eckhart, la théologie négative et l'absolu de Nicolas de Cusa, ou la docte ignorance qui permet à Hadewijch d'Anvers d'atteindre « le néant divin, ce Néant pur et nu ». Dans sa mystique, le *Verbe* ne sera connu que lors des fiançailles et des noces spirituelles. Avant cela, il faut se garder de tout concept mental ou affectif qui ne saurait que retarder la montée spirituelle. C'est la nuit mystique, dans laquelle il faut tâcher de ne rien savoir ³.

On retrouve avec ce rien, ce vide, ce néant la question de $S(\mathbb{A})$ évoquée par Lacan, à droite dans le tableau de la sexuation. C'est là le rapport le plus net entre mystique et féminité, dans un appel à l'infinitude regardant du côté de la Chose, *das Ding*. Ce trou renvoie à l'absence de signifiant pour l'Autre sexe : *La femme n'existe pas*, pas d'identification possible en dehors de l'identification phallique. La métaphore paternelle n'engendre pas le signe d'une identité proprement féminine, ou, en langage plus freudien, l'Œdipe féminin ne produit pas de signifié nouveau et caractéristique. D'où la duplicité du manque à quoi est confrontée la petite fille : manque du phallus et manque d'une identité féminine.

On est là dans le $\exists x.\Phi x$, soit « pas d'exception », puisque la règle fondamentale fait défaut : il n'existe pas, côté féminin, de figure fondatrice d'un ensemble de femmes. La fonction phallique n'étant de ce fait pas bornée, cet ensemble reste donc ouvert, non limité, et on ne peut ni unifier, ni totaliser les femmes en une unité. Ce qui, côté homme, barre l'accès à la Jouissance incarnée par la figure du père primitif ne fonctionne pas de son côté. Il n'y a pas d'existence, mais il y a un vide, un manque auquel fait écho $S(\mathbb{A})$, le signifiant du

3. Voir R. Kfoury, *Saint Jean de la Croix et la mystique hindoue*, Paris, Les Deux Océans, 1996.

manque dans l'Autre, et le manque d'un signifiant qui rendrait compte du sexe féminin.

L'expérience ou le passage au réel

En revanche, et c'est l'avancée de Lacan sur la question féminine, son « pas de plus », en particulier dans ce séminaire, la topologie permet la démonstration que l'ensemble de ces espaces ouverts constitue une finitude, c'est-à-dire que « la suite des éléments constitue une suite finie ⁴ », que donc finalement on compte, mais au un par un. Cette logique du un par un, à quoi renvoie le « pas-tout », s'exprime aussi dans le caractère nécessairement singulier lié tant à l'extase mystique qu'à la jouissance féminine. C'est une des raisons du caractère non partageable et indicible de cette « expérience », tant du côté des femmes que des mystiques :

Entréme donde no supe ⁵

<i>Yo no supe donde entraba</i>	Moi je ne savais où j'entrais
<i>Pero, cuando allí me vi,</i>	Cependant quand je me vis là,
<i>Sin saber donde me estaba,</i>	Sans savoir où je me trouvais
<i>Grandes cosas entendi ;</i>	De grandes choses je compris ;
<i>No diré lo que senti,</i>	Point ne dirai ce qu'ai senti
<i>Que me quedé no sabiendo,</i>	Car je suis resté sans savoir
<i>Todas ciencia trascendiendo</i>	Toute science transcendant

Située du côté de ce vide absolu de S (A), hors langage, dont on ne peut rien dire et que l'on ne fait que supposer, cette jouissance serait en prise directe avec le réel : « Il faudrait que le sujet admette que l'essence de la femme ne soit pas la castration et pour tout dire, que ce soit à partir du réel, à savoir que, mis à part un petit rien insignifiant, elles ne sont pas castrables parce que le phallus, elles ne l'ont pas. [...] C'est du réel que la femme prend son rapport à la castration ⁶. »

C'est le caractère alors divisé, dédoublé du rapport féminin à la jouissance, le $\sqrt{x} \cdot \Phi x$, la femme pas-toute soumise à la fonction phallique. L'extase mystique, Lacan l'avance dans ce séminaire, renverrait

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 1975, p. 17.

5. J. de la Croix, *Poésies*, op. cit., p. 123.

6. J. Lacan, « Le séminaire, Livre XIX, ...Ou pire », inédit, leçon du 12 janvier 1972.

donc également à cette Autre Jouissance, non phallique, au-delà du signifiant, indicible et singulière.

Or, si la femme, comme le mystique, ne peut rien dire de cette jouissance spécifique sinon qu'« elle l'éprouve ⁷ », c'est bien d'une rencontre qu'il s'agit. Les mystiques notent tous et insistent sur l'instant nécessaire à cette expérience, son caractère bref, soudain, mais néanmoins assorti à un retentissement assuré et durable. Cette rencontre n'est donc pas sans conséquences, et Colette Soler ⁸ évoque l'effet de ravage d'une telle jouissance sur le sujet, son anéantissement dans une gamme pouvant aller d'un léger égarement à la plus profonde angoisse. Cette jouissance est porteuse d'un caractère d'étrangeté, rendant la femme qui l'éprouve « absente d'elle-même » ; le terme de jouissance Autre évoque d'ailleurs une certaine radicalité de l'altérité, qui vaut également pour la femme chez qui cela se produit. Elle ne possède pas, ne détient pas cette jouissance qui ne lui donne rien en plus, mais au contraire constitue un innommable dont elle ne peut rien dire et qui la rend étrangère à elle-même. D'où un possible vécu de dépersonnalisation, selon des degrés variables et dans un registre pouvant aller de l'angoisse à l'extase.

Cette jouissance de l'absence, Lacan la développe dans le *Séminaire XIX* : « Et c'est bien elle qui, de cette figure de l'Autre, nous donne l'illustration à notre portée, d'être, comme l'a écrit un poète, "entre centre et absence", entre le sens qu'elle prend dans ce que j'ai appelé cet "au-moins-un" où elle ne le trouve qu'à l'état [...] de n'être qu'une pure existence ⁹. » L'extase mystique est évoquée dans les mêmes termes de dessaisissement par JDLC : « Celui qui parvient là de vrai / de soi-même il s'absente ¹⁰ », ce qui évoque aussi la nécessité du « renoncement à soi-même » pour le chemin de « la perfection ¹¹ ». C'est bien là le sens de l'ex-tase, soit ce qui met dehors, qui exile du moi. Lacan en relève que « la porte d'entrée de l'expérience mystique est très précisément l'extinction complète,

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 95.

8. C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Éd. du Champ lacanien, 1997.

9. J. Lacan, « Le séminaire, Livre XIX, ...Ou pire », *op. cit.*, leçon du 8 mars 1972.

10. J. de la Croix, *Poésies, op. cit.*, p. 125.

11. J. de la Croix, *La Nuit obscure*, Paris, Seuil, 1984, p. 53.

radicale jusque dans ses dernières racines, de toutes les passions de l'amour-propre ¹² » ; le reste alors est à chercher dans « l'ordre de l'unicité d'une existence », soit dans le registre de l'être et de la singularité, au-delà du domaine de la parole et du symbole. On retrouve là le nécessaire « un par un », commun à la jouissance féminine et à la mystique.

Rappelons ici les conditions particulièrement éprouvantes dans lesquelles JDLC a rédigé la plupart de ses œuvres. Enlevé par les opposants à la réforme rigoriste de l'Ordre des Carmes, affaibli, fouetté, JDLC est enfermé dans un cachot, un trou long de dix pieds et large de six. Il s'en évadera après neuf mois de traitement sans pitié, dans des conditions dites folles et inhumaines, dans une des prisons des couvents, décrites comme les plus redoutables de l'époque et soumises à aucun contrôle. C'est bien d'expérience, d'une confrontation au réel qu'il s'agit là, et non d'une pensée ou d'un savoir intellectuel. Dans « La logique du fantasme », Lacan nous dit : « Quand je parle des mystiques, je parle simplement des trous qu'ils rencontrent, je parle de la nuit obscure, par exemple ¹³ » (il y précise d'ailleurs à l'occasion que c'est là « le seul point par où ils ['] intéressent, [ne faisant] pas de l'acte sexuel une théorie mystique »). C'est dans cet « acquiescement au refus », pour reprendre une formule de Blanchot, dans ce « dire oui à ce qui vous nie », que peut être atteint ce que Lacan nomme des « bouts de réel ».

Poésie et innommable

Dans le cas de certains mystiques, Dieu lui-même, en négatif d'une transcendance Une et « pleine », occupe cette place de l'Autre caractérisée par son vide central : JDLC évoque « le silence infini de Dieu au centre le plus profond de l'âme ». Gérard Pommier ¹⁴ formule que « Dieu est ainsi le nom d'emprunt de l'absence du Nom, il recouvre le trou des symboles langagiers, incapables de se définir eux-mêmes. L'élan mystique est indicible parce qu'il se fonde sur le manque d'un mot qui dirait tout, et devant le nom de Dieu qui en

12. J. Lacan, « Du symbole, et de sa fonction religieuse » (1954), dans *Le Mythe individuel du névrosé*, Paris, Seuil, 2007.

13. J. Lacan, « Le séminaire, Livre XIV, La logique du fantasme », inédit, leçon du 26 avril 1967.

14. G. Pommier, *L'Exception féminine*, Paris, Point Hors Ligne, 1985.

tient lieu, les autres vocables montrent leur dénuement [...]. Aucun père ne répond, ne répondra jamais, et la souffrance du corps est l'écho de cette absence. La souffrance est sa présence ». Cela aussi fait lien entre jouissance féminine et extase mystique, puisque « cet Autre, s'il n'y en a qu'un tout seul, doit bien avoir quelque rapport avec ce qui apparaît de l'autre sexe ¹⁵ ».

Dans « La logique du fantasme », les mystiques sont définis comme « s'étant avancés à leurs dépens de "a" vers cet Être qui, lui, n'a rien fait que de s'annoncer comme imprononçable quant à son nom par rien d'autre que par ces lettres énigmatiques qui reproduisent la forme générale du "je suis", non pas celui qui "suis" ni celui qui est, mais ce que je suis. C'est-à-dire cherchez toujours ¹⁶ ! » (c'est ici plus spécifiquement du Dieu des juifs qu'il s'agit). Lacan avance que cet appel au transcendant est « l'incroyable de la religion » (même s'il y est alors « mis en conserve »), car il est le seul en mesure de contredire le langage dans sa pente à se faire passer pour ce qu'il n'est pas, soit ce qui réalise le rapport sexuel. On trouve là le registre de l'Autre comme lieu du langage, et également la question de l'écrit, de la lettre en tant que réel, « rupture [...] du semblant qui dissout ce qui faisait forme ¹⁷ ».

Dans les commentaires du *Cantique*, JDLC s'exprime à la fois sur l'indicible et l'écriture poétique, et plus exactement sous l'angle du lyrisme : « [...] ce que nous sommes incapables de bien comprendre et par conséquent de manifester [...]. Qui pourra mettre sur le papier [...]. Personne, pas même celles en qui cela se passe [...]. De là vient qu'elles emploient des figures, des comparaisons, des similitudes pour épancher quelque chose de ce qu'elles goûtent ». Beaucoup de commentateurs ont relevé que l'essentiel de JDLC est dans ses poèmes ¹⁸, ses propres commentaires, pourtant nombreux, n'en donnant qu'une image partielle : « Les véritables cimes mystiques de saint JDLC ne se trouvent pas dans ses commentaires, mais dans ses

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 89.

16. J. Lacan, « Le séminaire, Livre XIV, La logique du fantasme », *op. cit.*, leçon du 26 avril 1967.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 122.

18. Notons qu'outre sa reconnaissance mystique, religieuse, etc., JDLC est également considéré comme l'un des plus grands poètes de la renaissance espagnole.

poèmes ¹⁹. » Nous sommes bien dans le registre de la poésie en tant qu'Art (un des trois A : Autre, Amour, Art), dont Lacan a signalé le rapport le plus étroit avec l'inconscient et la démarche psychanalytique. La poésie est cet écrit qui n'est pas à comprendre mais tente de saisir par l'écriture ce réel qui ne peut pas se dire. Selon Lacan, le lyrisme de JDLC n'est pas du symbolisme, mais c'est au contraire « son expérience concrète » et l'« authentique » de « sa parole (qui) essaie de nous expliquer comment l'unicité de l'être peut sortir du plan du symbole ²⁰ » ; pour lui, les « déguisements de l'âme » expriment la nécessaire « contorsion [...] pour s'évader du monde du symbole », et sont précisément des « symboles d'évasion du symbole ²¹ ».

Pour conclure, restons-en donc à la poésie (le « dire le moins bête », selon Lacan), mais dans un contexte moderne, c'est-à-dire pour des sujets pour lesquels « Dieu est mort ». À quoi bon encore des poètes, pourquoi ces « grandes irrégularités de langage » (G. Bataille), pourtant si inadéquats à remplir le monde des sens et des significations si recherchés ? Tant qu'il y aura « du parlant, de l'humain, de l'humain *inquiet* », il y aura « exigence de poésie, dans des formes évidemment imprévisibles, des trous d'indéfinition dans les formes sues, les images fixées, les codes appris [...]. Des formes qui feront difficulté et rupture parce qu'elles décideront justement d'une impossibilité de clore, de conclure, voire de faire œuvre. [...] Des formes qui seront quelque chose comme le nom de cette inquiétude qui pousse à ne pas se contenter de l'expérience du monde telle que la fixe la langue que nous parlons ensemble mais à re-présenter et à piéger cette représentation – à la *refaire* ²² ». C'est l'écrivain tel que défini par Colette Soler, soit « celui qui touche à la langue, qui marque la langue ²³ ». Antoine Émaz exprime l'écriture poétique comme « rebâtir du langage avec et contre ce qui l'a ruiné », et évoque le poète comme « quelqu'un qui, à tort ou à raison, veut des

19. D. Alonso, *La poesia de San Juan de la Cruz*, Aguilar, 1958, p. 164.

20. J. Lacan, « Du symbole, et de sa fonction religieuse », art. cit., p. 86.

21. *Ibid.*, p. 82-83.

22. C. Prigent, *À quoi bon encore des poètes*, Paris, POL, 1996.

23. C. Soler, *La Querelle des diagnostics. Cours 2003-2004*, p. 54.

mots là où il n'y en a pas – et pour cause ²⁴ ». Il évoque la singularité de sa propre « nuit obscure » dans son rapport à l'acte d'écriture et de création :

« Méthode.

Commencer peut-être par saper la confiance en soi, se vider,
réduire la vanité,

ne plus savoir.

Écrire.

Ensuite, casser l'écrit, et trouver dans les miettes qui restent de
quoi encore écrire,

parce que ce sera ça ou rien.

Là, on commence d'ordinaire à arriver sur zone ²⁵. »

24. A. Émaz, *À vrai dire*, L'atelier contemporain, n° 1.

25. Texte paru dans *Le Nouveau Recueil*.